



Réception d'Yves Namur

DISCOURS DE LILIANE WOUTERS
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 1ER MARS 2003

Monsieur,

Ce n'est pas le hasard qui me vaut l'honneur de vous accueillir dans cette Compagnie. Y prendre la parole, au nom de tous ses membres, pour recevoir un nouveau confrère, implique une relation privilégiée avec celui-ci. Qu'il s'agisse de travaux littéraires partagés, d'expériences humaines communes, d'une estime particulière portée à l'œuvre, d'affinités de cœur et d'esprit, n'importe laquelle de ces raisons suffirait à justifier le choix de l'orateur. Mais lorsque toutes sont réunies sous le nom d'amitié, que cette amitié s'est établie à l'occasion d'une anthologie réalisée ensemble, qu'elle a survécu à des échanges réputés difficiles, qu'elle a même fait éclore de nouveaux projets... Oublions un instant le ton de la cérémonie, la distance que celle-ci impose, le vouvoiement de rigueur : à l'âge qui est le mien, où quelques proches déjà nous quittent, où nous perdons l'un après l'autre, nos complices, nos confidents, nos compagnons, à l'âge aussi où, comme le déplorait un jour devant moi notre regrettée Suzanne Lilar, il est très rare de voir naître une amitié, cher Yves, je te sais gré de m'avoir accordé la tienne. Il était donc bien naturel que je sois désignée pour t'accueillir. Même si cela m'impose de garder mes distances, d'oublier notre familier tutoiement, de t'appeler « Monsieur » mais c'est uniquement pour honorer ce lieu et son public, on ne m'y reprendra plus après.

Enfant de l'après-guerre et de l'été, vous naissez le 13 juillet 1952, au moment même où le roi Baudouin fait son entrée dans la bonne ville dont vous portez le

nom : Namur. Nous le savons : les patronymes issus de noms de villes sont souvent dus à un ancêtre exécuteur des hautes œuvres — Monsieur de Lyon, Monsieur de Bruges, Monsieur de Namur —, je vous vois pourtant mal descendre d'un bourreau. Mais je retiens avec plaisir certains objets appelés namurs évoqués par Philippe Dessola dans ses *Relations jivaros haute Amazonie*. Il s'agit de galets tantôt voués au culte charria-nique, tantôt destinés à la chasse : l'orifice creusé en leur centre permet de mieux diriger les missiles. Perfectionniste comme vous l'êtes, je vous retrouve assez dans ce souci de précision. Encore s'agit-il d'engins mortels, et chez les jivaros ! Pour un homme dont la profession lui a fait prêter le serment d'Hippocrate... Vous anoblirait-on un jour, dussiez-vous opter pour des armoiries, vous n'auriez donc le choix qu'entre un gibet et une tête en réduction ! Vous, le plus pacifique des hommes, le plus tolérant, le plus amoureux de la vie... et le plus gourmand. Une très ancienne photo ne vous montre-t-elle pas ouvrant avidement la bouche devant votre mère ou, plutôt, devant ce qu'elle vous tend. Un seul blason vous conviendrait, cette cuiller en or que mes breughéliens aïeux promettaient pleine de riz dès la porte du ciel. Gourmand, gourmet. Votre bibliographie ne mentionne-t-elle pas à deux reprises certaine petite cuisine bleue ? Vous y tirez la langue aussi bien aux odeurs du bœuf que de l'huître creuse, vous y entrez dans la loge des goûts sucrés, vous y évoquez le vert-vert que préparait à Giverny Claude Monet. Vous êtes de ceux qui, à l'instar du poète finlandais Pentti Holappa, pensent que « Jamais le plus ardent des poèmes n'élucidera l'aigre et furtive jouissance des sens ». La seule Académie dont vous rêviez, jadis, n'est-elle pas celle que fréquenta Curnonsky ? Votre première communication dans notre Compagnie ne s'est-elle pas faite sous les auspices concrètement étoffés de la gastronomie et de l'œnologie ? N'avait-elle pas pour titre *De la table à l'écrit, petit traité de gourmandise littéraire* ? N'avez-vous pas annoncé qu'elle aurait une suite ? Ce n'est pas innocemment que nous avons voté pour vous, Monsieur : élisant le poète, nous nous offrons aussi le médecin et le propriétaire d'une cave.

Mais revenons-en à vos premières années. Enfance heureuse dans le village de Mornimont, à cette époque encore ignoré par l'industrie, où la maison familiale fait face à des champs, à un bras de la Sambre, à des forêts. Enfance privilégiée, ouverte au monde, puisque vos parents vous feront très tôt voyager, vous en avez

d'ailleurs gardé le goût des pérégrinations. Enfance choyée, sans excès, bien au contraire : on se montre indulgent à vos malices mais on ignore le laxisme et l'on trouve naturel que vous terminiez vos études secondaires à dix-sept ans, que vous deveniez médecin à vingt-quatre. Quelqu'un s'en étonne-t-il ? « Cette réussite n'est que normale », répond votre père, ancien élève de l'école des beaux-arts de Maredsous, tempérament d'artiste qui sut s'adapter à une carrière commerciale, grand admirateur de Victor Hugo, ce qui, par une réaction naturelle chez les adolescents, n'est pas précisément pour vous rapprocher de l'auteur des *Contemplations*. Hélas ! Depuis longtemps sorti de l'adolescence, vous n'aimez toujours guère Victor Hugo. Mais vous êtes jeune encore, c'est votre seule excuse. Aussi d'avoir, par votre récent demi-siècle, fait sérieusement baisser notre moyenne d'âge. N'avez-vous pas souvent joué le rôle du benjamin ? À l'école, au collège, à l'université ? Et vous voici le plus jeune membre de cette Compagnie. Gageons que votre père trouve la chose on ne peut plus normale. Et qu'il regrette toujours l'absence chez vous d'une fibre hugolienne.

Hugo ou non, l'on peut, très tôt, faire connaissance avec la poésie. Surtout quand un de vos instituteurs vous met en contact avec elle. Romancier, auteur, notamment de *L'hostie noire*, dramaturge dialectal à ses heures, Christian Bierlaire n'est pas de ceux qui font, à leurs élèves, mémoriser quelques fadaïses soi-disant écrites pour eux. Il leur fait lire ce qui compte, écrire à des auteurs vivants, apprécier la peinture. C'est ainsi que vous abordez Tagore, correspondez avec Claude Seignolle, faites connaissance avec Soutine et Soulage.

Vient ensuite ce qui portait encore le beau nom d'humanités. Les vôtres se feront au petit séminaire de Floreffe où vous rencontrez un jour notre cher Joseph Hanse. Une demi-douzaine d'années à baigner dans le latin et le grec. Aussi à éprouver les premières véritables révélations artistiques, celles qu'on éprouve si fortement pendant cette période cruciale de l'existence. Pour vous ce sera, notamment, *L'Alouette*, d'Anouilh. Ou le choc de la voix d'Alfred Deller dans *Le Roi David* de Honegger.

À quatorze ans, vous obtenez une bourse, grâce à une rédaction dont vous avez oublié le titre, non de l'avoir traitée à la manière du Cendrars de *Pâques à New York*. Ce qui ne vous empêche pas d'être connu pour vos espiègleries, (des pralines au poivre offertes au Père Supérieur, par exemple) et vos juvéniles prises

de position (contre les Parnassiens, en particulier le pompeux Leconte de Lisle). Ce qui ne vous empêche pas non plus de devenir un fervent lecteur des présocratiques. Vos camarades vous surnomment d'ailleurs Empédocle. Mais ils ignorent, et vous-même aussi, qu'un jour les critiques situeront là une des grandes influences de votre poésie.

Puisque nous en sommes à la Grèce, j'aimerais pouvoir dire que vous vous sentiez tout aussi proche d'Asclépios que d'Héraclite ou que le caducée d'Hermès se lisait en filigrane sur votre front. Il n'en est rien. À l'heure de choisir votre voie, vous hésitez entre le droit, l'école d'art et de diffusion, la philologie... quoi d'autre encore ? On pourrait y voir de l'indécision, j'admire plutôt une diversité de talents permettant des projets aussi divers. Vous optez finalement pour la médecine. Si votre vocation ne s'est pas révélée de manière foudroyante, je sais quels soins vous apportez à l'exercice de votre profession, je connais votre dévouement, la confiance que vous témoignent vos patients, l'intérêt que vous leur portez, celui qu'ils vous montrent. Ayant appris votre élection par une feuille locale l'un d'entre eux, tout ému, ne vous a-t-il pas vivement félicité d'avoir été élu... à la Star Academy ?

Mais nous n'en étions qu'à l'université, en l'occurrence l'UCL où, dès la première candidature, vous avez pour condisciple un autre futur écrivain, l'excellent romancier François Emmanuel. Et comme les auditoires de médecine sont surpeuplés, on vous voit souvent vous « aérer » avec lui à la Faculté de Lettres, notamment aux cours de Michel Otten.

C'est également à cette époque que remontent vos premières rencontres littéraires, celle de Jacques Izoard, par exemple, dont vous impressionne beaucoup l'écriture, ou celle de Cécile et André Miguel, que vous considérez un peu comme vos initiateurs à la poésie. L'entente dut d'ailleurs être immédiate. À peine avez-vous fait leur connaissance que Cécile vous offre un de ses tableaux.

De ce temps aussi datent vos visites à Marie Gevers. Celle que nous regardions alors comme la bonne dame de Missembourg vous invite plusieurs fois dans sa légendaire demeure. Les lettres qu'elle vous adresse sont signées « la pluie tranquille » et elle vous appelle son « petit poisson rouge ». J'ignore ce qui motivait cette référence ichtyologique — nous pourrions en toucher un mot au spécialiste qu'est Georges Thinès —, mais je vous imagine fort bien, illuminé de timidité, avec l'air juvénile qui est encore le vôtre aujourd'hui. En 1974, De mémoire

inférieure, votre premier recueil, vous vaut une distinction que vient de fonder l'Académie, le prix Georges Lockem, destiné aux moins de 25 ans — vous en comptez 22 — et qui paraît presque avoir été inventé pour vous. Quoi qu'il en soit, depuis qu'il existe, ce Prix témoigne de la prescience et de la vitalité de notre Compagnie puisque parmi ses lauréats, jeunes gens aussi anonymes que vous à l'époque, nous trouvons, notamment, Eugène Savitzkaya, Philippe Mathy, Jacques Cels, Karel Logist, Gwennaëlle Stubbe... j'en passe.

Revenons à votre itinéraire. Vos études terminées, vous vous installez comme médecin à Châtelineau. Vous menez dès lors la vie très absorbante d'un praticien généraliste chargé de famille, ce qui ne vous empêche pas de publier une trentaine de recueils en un quart de siècle, ni de fonder plus tard une maison d'édition. Mais ne brûlons pas les étapes. Arrêtons-nous d'abord à ce qui, sur fond d'affection et d'occupations, constitue le noyau de votre existence : la poésie. Car vous êtes, Monsieur, ce que j'appellerais un poète à part entière, c'est-à-dire un écrivain qui reste à travers tout et avant tout uniquement poète, *l'uniquement* n'ayant rien de restrictif, bien au contraire.

Ayant moi-même pratiqué plusieurs formes d'activités littéraires, j'ai pu comparer l'accueil et les échos que suscitent les unes par rapport aux autres, j'imagine donc sans peine ce que signifie le fait de se consacrer à la seule poésie : n'être distribué que dans le rayon le plus discret d'un nombre très restreint de librairies, n'avoir de compte-rendu que dans un nombre encore plus restreint de journaux, n'être lu que par quelques centaines de lecteurs, ne jamais pouvoir faire de son écriture un gagne-pain. À moins de recevoir des grâces particulières, ou de posséder une grande force morale, voilà qui, chez certains, provoque des frustrations. Vous n'êtes pas de ceux-là, Monsieur, je vous ai toujours vu heureux d'être poète, serein, enthousiaste, immergé dans votre travail créateur. Parce que c'est lui, rien que lui, qui vous habite, que sous chacun des visages que vous nous offrez — et qui jamais ne sont des masques — la poésie reste présente. C'est votre raison majeure de vivre, votre moi le plus authentique, le plus secret, le plus profond.

Vous nous avez donné ce qu'il est déjà permis d'appeler une œuvre, ce que je regarderais plutôt comme votre itinéraire, voire une sorte de parcours initiatique. Car il s'agit bien de cela, ce n'est pas pour rien que, vous cherchant des parentés,

les critiques citent plus souvent les philosophes d'Elée ou les sages orientaux que certains mouvements littéraires. Ceux qui évoquent Jabès ou Juarroz ne les contredisent pas : nous restons dans la même mouvance. Quant à moi, il m'arriva souvent d'évoquer la Voie, c'est à dire le Tao. À raison, d'ailleurs, puisque vous même en parlez dans une interview, je vous cite : « La plus haute valeur du Tao réside dans sa capacité de concilier les contraires à un niveau supérieur de la conscience. » Concilier les contraires. C'est ce que vous ne cessez de faire, Jean-Claude Renard le remarquait déjà qui voit dans votre poésie « le lieu où s'allient le sacré et le profane, le yin et le yang, la Question, la Réponse et la Non-Réponse (...) et où les antinomies sont dépassées tout en préservant le pourquoi fondamental du commencement sans commencement et de la fin sans fin ».

Je ne crois pas pouvoir mieux définir votre œuvre. Il saute aux yeux qu'elle est proche du Tao. Je n'en veux pour preuve que ces vers anonymes retrouvés parmi mes notes, dont je me demandai s'ils étaient de vous... ou de Lao-Tseu :

La parole
crée un espace
vide
où demeurer
et demeurer éternellement

Alors ? Yves Namur ou le philosophe chinois ? J'avoue avoir dû recourir à vos lumières. C'était de vous. Et si le temps ne m'était pas compté, je pourrais donner quelques autres exemples, tout aussi flagrants.

Sans doute vous défendrez-vous d'être, au sens strict du terme, un taoïste. Comme vous récuseriez toute autre appartenance. Mais vous admettez sûrement suivre la Voie, en l'occurrence votre chemin poétique, cette quête au plus profond de soi par où doivent nécessairement passer ceux pour qui se confondent vie et poésie.

Si vos débuts sont — un peu trop rapidement — placés sous le signe du minimalisme, parfois même de l'écriture blanche ou de Tel Quel, on y trouve déjà ce qu'Éric Brogniet définit très justement par, je cite : « le souci de rompre avec une vision du monde basée sur la rationalité et l'évidence ». En ces années d'après

mai 68, où toute poésie proche du spiritualisme est regardée avec méfiance, où le lyrisme est frappé d'interdit, où la poésie de laboratoire s'entoure de gloses plus abondantes que sa production elle-même, quelques francs-tireurs, dont vous êtes, osent s'affirmer. De recueil en recueil, non seulement vous sortez du réel mais vous tentez de le recomposer, soit en déconstruisant le langage, soit en utilisant les ressources de la mise en page, bref, en mêlant graphismes, blancs et travail d'écriture. Relisant les œuvres de cette époque, nonobstant certains échos du formalisme alors d'usage dont, n'étant pas un homme de mode, vous vous dégagerez d'ailleurs très vite, d'autant plus que cette poésie dépourvue de souffle est déjà hors d'haleine, j'ai été frappée, dans vos premiers livres, par ce qui défie le temps : un mélange d'économie verbale et de densité. Mais je n'ai pas été surprise de trouver déjà le fil conducteur qui relie ces recueils à la suite de votre œuvre : la recherche de l'introuvable, le frôlement de l'indicible, l'éternel questionnement, le manque, la faille, l'appel de l'invisible, de l'inatteignable ailleurs. Marquons d'une pierre blanche, dès 1990, *Le voyage en amont de vide* dont Bernard Noël a pleinement saisi l'authenticité. Il écrit, je cite : « J'aime le déchirement que vous faites dans la langue pour la découdre des faussetés qu'on lui fait d'ordinaire envelopper sous prétexte de poésie. Vous la resserrez sur le coup d'œil et le coup de cœur exacts, et elle devient l'instant de leur éclat. De leur beauté. Qui s'efface et renaît sans cesse. Rupture et mouvement. »

Votre écriture, dès lors, demande plus d'espace, elle se dilate, se met à l'aise, s'épanouit. Pierre Halen ira même jusqu'à voir en vous un poète de l'ouverture maximale. De fait, le laconisme est devenu ampleur, la rigueur ne craint pas la musicalité, le poétique n'est jamais gommé par le métaphysique. C'est que l'abstrait, chez vous, s'habille de métaphores, le plus souvent minérales ou végétales, végétales surtout, que la langue reste simple, d'une simplicité de parabole, donc infiniment accessible. Elle est aussi répétitive, jusqu'à devenir lancinante, jusqu'au ressassement, diront les esprits chagrins. Nous pourrions ici faire référence à Péguy mais le côté répétitif, chez lui, évoque la marche, c'est une scansion de pèlerin, qui a trouvé son but et sait vers quoi il va, la vôtre est une spirale, elle creuse, elle creuse, jusqu'au moment de toucher l'abîme. Que celui-ci devienne alors la cime ne paraîtra paradoxal qu'aux esprits cartésiens. Comme l'arbre auquel, si souvent, vous faites référence, les racines bien plantées en terre,

vous lancez troncs, branches et feuilles vers le haut. Autant que ceux de Juarroz, l'ensemble de vos livres pourrait s'intituler Poésie verticale.

Il faudrait pouvoir vous suivre pas à pas ou, plutôt, spirale par spirale. Je ne mentionnerai que les étapes majeures : en 1992, *Fragments de l'Inachevée* placé sous l'égide de Jabès, qui marque votre véritable déploiement, lequel ira désormais crescendo, à travers interrogations et invocations, dans la recherche de soi, de l'autre et du sens, sur fond symbolique et mythique, dans une langue extrêmement dépouillée. Publié la même année, *Le Livre des sept portes* vous vaut le Prix Jean Malrieu. Vous le recevez à Marseille où vous passez une semaine avec les lauréats pour le domaine étranger : Roberto Juarroz et Antonio Ramos Rosa. Cette rencontre sera suivie de plusieurs voyages à Buenos Aires, où vous retrouverez Juarroz. *Le Livre des sept portes* servira de base à une création musicale, un oratorio pour double chœur, cordes et percussions, de Lucien Guérinel, dont la première mondiale a lieu aux « Polyphonies Françaises » d'Aix en Provence, en mai 1998 et sera repris, à maintes occasions, notamment lors d'un Festival, à Marseille, deux ans plus tard.

Mais nous voici au début du nouveau millénaire. Il voit paraître vos ouvrages les plus aboutis : en 2000, *Figures du Très Obscur*, pour lequel vous obtenez à la fois le Prix Robert Goffin, le Prix Louise Labé et le Prix des Lecteurs aux Journées Antonin Artaud à Rodez. Il sera suivi, en 2001, par *Le Livre des Apparences*, qui est, lui aussi, d'un auteur arrivé au sommet de son art.

Je ne négligerai pas pour autant votre dernier recueil, *La petite cuisine bleue*. À lire les œuvres précédentes, on pourrait vous voir nimbé d'une certaine aura, ne maniant qu'une plume sacrée, emporté par la fougue oraculaire. Homme d'équilibre, vous nous rappelez à l'ordre, et à votre côté bon vivant. Écrivant cela, je me dis que l'épithète est superflue. Vivant, vivant tout court. Cherchant l'ailleurs, mais présent ici. En quête de soi mais ouvert aux autres.

C'est ce qui vous amena, sans doute, en 1996, à réaliser *Poésie française de Belgique* qui porte en sous-titre *Une lecture de poètes nés après 1945*. Plus qu'une anthologie, c'est une exploration. Pour quelques voix connues, qui déjà s'imposent, que d'accents nouveaux, que de risques assumés. Prenant connaissance de cet ouvrage, je vous ai regardé comme le lecteur idéal : celui qui aime découvrir, qui ne se limite pas aux routes balisées, qui ne refuse pas, non plus, de voir les balises,

qui se dirige vers toutes les directions. J'ai vu en vous ce type de poète, somme toute assez rare, qui non seulement lit les ouvrages de ses confrères mais prend plaisir à les faire connaître autour de lui. Aussi, quand un peu plus tard, vous m'avez demandé de réaliser avec vous une anthologie, ai-je accepté sans hésitation. Ce fut *Un siècle de femmes, la poésie féminine du XX^e siècle en Belgique et au Grand-Duché de Luxembourg*. Ce n'est pas sans raison que notre amitié date de ce travail délicat effectué en commun. J'ai pu apprécier votre ouverture d'esprit et l'honnêteté de vos jugements. Autant que votre don de persuasion. Vous êtes parvenu à m'imposer des poètes qui me laissaient assez indifférente. Vous avez volontiers suivi des admirations qui, au départ, n'étaient peut-être pas les vôtres. Voilà pourquoi j'estime que les meilleures anthologies se font à deux. Mais pas avec n'importe qui. Avec vous, Monsieur, je renouvellerai certainement l'expérience.

J'ai dit que vous aimiez découvrir et faire connaître des auteurs. C'est sans doute ce qui vous conduisit à créer les Éditions « Le Taillis Pré », lesquelles doivent leur nom à un lieu-dit de votre région. Commencé modestement, en 1984, mais sous le signe de l'amitié puisque vous ouvrez le feu par un livre de Cécile et André Miguel, « Le Taillis Pré » occupe une place de plus en plus importante dans le domaine de la poésie. Vous l'avez voulue ouverte au monde, cette maison, dans un sens où la globalisation ne peut être que positive. C'est ainsi que des auteurs de chez nous, notamment Philippe Jones, Fernand Verhesen, Jacques Izoard ou Madeleine Biefnot, côtoient l'Américain Cummings, les Portugais Osorio et Judice, l'Israélien Eliraz, le Vénézuélien Silva Estrada. Et, bien entendu, votre cher Argentin, Roberto Juarroz.

Médecin, poète, auteur d'anthologies, parfois de critiques, fondateur d'une maison d'édition... où puisez-vous l'énergie nécessaire à tant d'activités ? Vos filles Laurence et Anne-Françoise pourraient sans doute le dire. Mais, surtout, votre compagne, Jacqueline. On parle trop peu de celles, de ceux, qui partagent la vie d'un écrivain. On ne dit pas assez ce que nous leur devons. Ce qu'ils sacrifient. Combien d'heures d'intimité perdues ? Combien de sorties supprimées ? Combien d'appels téléphoniques endurés ? En ce qui vous concerne : au docteur, au poète, à l'éditeur, au confrère, à l'ami. Que les présumés coupables, avec moi, battent leur

coulpe. D'autant plus que nous ne comptons pas changer d'habitudes. Que nous avons l'intention de persévérer. Que nous sommes incorrigibles.

Mon cher Confrère,

Je ne conclurai pas ceci par un résumé de vos mérites. Je voudrais simplement rappeler une anecdote. Membre du jury qui vous décerna à l'unanimité le prix Robert Goffin, lequel se donne à des manuscrits présentés sous l'anonymat, au moment où tous, dès l'abord, nous nous mîmes d'accord sur vos *Figures du Très Obscur*, j'eus la surprise de voir les yeux de mon voisin remplis de larmes. « C'est très beau », me dit-il, « cela vient de très loin, c'est une lecture qui m'a bouleversé ». J'ai senti alors que son propos n'était pas seulement littéraire, que votre manuscrit avait atteint le but premier de toute poésie digne de ce nom : toucher les âmes dans leurs régions les plus secrètes, leur faire entendre ce qu'elles-mêmes ne peuvent exprimer, laisser en elles une empreinte durable et, quelquefois, parvenir à les transformer.

Copyright © 2003 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Liliane Wouters, *Réception d'Yves Namur. Séance publique du 1^{er} mars 2003 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2003. Disponible sur : <www.arlfb.be>